

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT



Les Particules Élémentaires

Adaptation, mise en scène et scénographie
Julien Gosselin

Ma 05 mai 19:30 / me 06 mai 19:30
Espace Malraux

Espace Malraux scène nationale de Chambéry et de la Savoie



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Contact

Service des relations avec le public
rp@espacemalraux-chambery.fr
04 79 85 83 30

Les particules élémentaires

Durée 3h45 avec entracte

Adaptation, mise en scène et scénographie Julien Gosselin

Avec Guillaume Bachelé, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Alexandre Lecroc, Marine De Missolz, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Création musicale Guillaume Bachelé

Régie générale et création lumière Nicolas Joubert

Création vidéo Pierre Martin

Création sonore Julien Feryn

Costumes Caroline Tavernier

Assistanat Yann Lesvenan

Administration Eugénie Tesson

Diffusion Claire Dupont

Texte de Michel Houellebecq édité aux éditions Flammarion (1998)

production Si vous pouviez lécher mon cœur

coproduction Théâtre du Nord, Théâtre National Lille Tourcoing Région Nord – Pas de Clais, Festival d'Avignon, Le Phénix de Valenciennes, La Rose des Vents scène nationale Villeneuve d'Ascq, Théâtre de Vances, Le Mail scène culturelle de Soissons

avec le soutien de MCC/DRAC Nord-Pas de Calais, Région Nord-Pas de Clais, SACD Beaumarchaix

remerciements à la Ville de Lille et à la Compagnie de l'Oiseau-Mouche

spectacle présenté avec le soutien exceptionnel de la Région Rhône-Alpes dans le cadre du Réseau des Villes



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Les particules élémentaires

Le désir d'adapter *Les Particules élémentaires* découle de manière naturelle du travail entrepris par Si vous pouviez lécher mon cœur d'abord sur *Gênes 01* de Fausto Paravidino, puis de façon plus évidente encore sur *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, pour une série de raisons. La première étant le désir certain de travailler à partir de matériaux contemporains, désir né, non pas d'une tentative de positionnement ni d'une haine coriace des textes classiques, mais d'une nécessité manifeste : il doit être possible aujourd'hui de parler du Monde au théâtre, du Monde d'aujourd'hui, avec des auteurs d'aujourd'hui.

Dont acte.

La deuxième raison réside, elle, essentiellement dans l'écriture : Là où *Gênes 01* centrait sa dramaturgie sur un récit choral, abandonnant les dialogues, les scènes, les personnages, *Tristesse animal noir* proposait une multiplicité de formes, allant jusqu'à créer une confusion entre roman et dialogues, personnages et narrateurs, enjoignant l'équipe artistique à chercher tant du côté de la création scénique pure que de celui du récit face public, clair, pur. Voilà donc qu'à l'approche d'une troisième création il fallait absolument poursuivre cette route. De manière évidente, poursuivre cette route, c'était s'attaquer au roman.

Il est indubitable que Michel Houellebecq fait partie des plus grands écrivains vivants au Monde. Il est en tout cas, de manière évidente, un des seuls auteurs français qui, usant d'un style d'une incroyable puissance poétique, s'attache à décrypter la société occidentale dans ses contradictions les plus profondes. Chose amusante, ce sera la première fois qu'un de ses textes sera adapté théâtralement en France. Pourtant, voilà des années que les metteurs en scène allemands ou néerlandais tentent de le jouer. Plus qu'une éventuelle crainte de prendre en charge les thématiques parfois subversives de Houellebecq, je crois tout simplement, pour en avoir discuté souvent, qu'une grande partie des hommes ou femmes de théâtre français ne l'ont simplement pas lu. Ils en gardent alors l'image d'un gringalet réactionnaire, islamophobe ou amateur de prostitution thaïlandaise, sans probablement se rendre compte que toute l'Europe et même le Monde entier, nous l'envient. Je ne souhaite pas réparer cette injustice, Houellebecq n'a pas besoin de nous.

Je me réjouis cependant de pouvoir confronter son œuvre la plus essentielle au plateau. *Les Particules élémentaires* représente en effet pour moi le point central, névralgique de sa bibliographie. D'abord, parce que les thèmes abordés (la fin des idéaux de 68, la misère sexuelle, la possibilité d'une post-humanité) seront repris dans tous les romans qui suivront. Egalement parce que c'est la première fois qu'il s'attaque au grand roman, lui qui admire tant Balzac, allant jusqu'à créer une forme de saga familiale d'aujourd'hui.

Mais enfin et surtout, j'ai la conviction absolue que l'écriture de Houellebecq est faite pour le théâtre : toute son œuvre est, stylistiquement, centrée sur le pari de faire se côtoyer descriptions wikipédiesques, récit romanesque, poèmes. En ce sens, son écriture est profondément impure, totale, polyphonique, bâtarde : éminemment théâtrale.



Si le choix des *Particules élémentaires* apparaît comme une suite logique au choix des textes précédents, le travail au plateau se construit à la fois dans une forme de continuité avec nos recherches scéniques précédentes, tout en allant, je le crois, vers une radicalisation certaine. Dix acteurs présents tout au long du spectacle pour incarner à la fois narrateurs et personnages, pour participer aux images collectives ainsi qu'à la création musicale, qui, une fois encore, est réalisée en direct sur scène. Nous continuons également à travailler sans décor, mais poursuivons notre recherche sur la vidéo, la lumière et la musique live, tentant de transposer théâtralement le monde sensible de Houellebecq, sa pensée, sa puissance.

Dans cette adaptation, je ne souhaite pas transposer l'action de la pièce de la fin des années 1990 au début des années 2010, de peur de perdre à la fois l'idée de ce qui s'apparente sous la plume de Houellebecq comme le désastre idéologique de 1968, mais également la dimension enfouie, détruite de ce Monde qui, quelque part, n'existe plus.

Il me semble, de manière évidente, que si les quinze ans qui nous séparent du moment de l'action du livre ont eu un effet, c'est bien sur l'accroissement de la misère sexuelle, la désespérance, le manque d'amour conjoints à la chute du Monde Occidental. Ce qui saute aux yeux, c'est que je suis, nous sommes les Michel et Bruno d'aujourd'hui. Je veux donc travailler sur la fine limite qui sépare les acteurs des personnages, sur cette figure mouvante et imprécise qui fait de la troupe au plateau un ensemble de personnes, un ensemble de figures, une histoire que l'on raconte, trouver l'endroit précis où le plaisir du spectateur d'être emmené dans ce monde-là coïncide avec son inquiétude de le reconnaître.

Prologue

Cette pièce est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XXe siècle. Généralement seul, il fut cependant, de loin en loin, en relation avec d'autres hommes. Il vécut en des temps malheureux et troublés. Le pays qui lui avait donné naissance basculait lentement, mais inéluctablement, dans la zone économique des pays moyen-pauvres ; fréquemment guettés par la misère, les hommes de sa génération passèrent en outre leur vie dans la solitude et l'amertume.

Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu ; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté.



L'équipe artistique



Julien Gosselin – mise en scène

Julien Gosselin a suivi les cours de l'EPSAD, école professionnelle supérieure d'art dramatique à Lille, direction Stuart Seide. Il a mis en scène sur *Gênes 01* de Fausto Paravidino, pour le collectif *Si vous pouviez lécher mon cœur* (2010/11) et *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, collectif SVPLMC, (2011/12). Il a été collaborateur artistique pour Laurent Hatat sur *Nanine* (2011/12), joué dans *Gênes 01* de Fausto Paravidino, collectif *Si vous pouviez lécher mon cœur*, *La précaution inutile* ou *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais, mis en scène par Laurent Hatat, (2009-2010) où il a aussi assuré l'assistanat, assisté Pierre Foviau sur *4.48 Psychose* de Sarah Kane (2005-

2006), joué dans *Class Enemy* de Nigel Williams, mis en scène par Pierre Foviau, (2004-2005 et 2005-2006).



La Compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur

En mai 2009, à leur sortie de L'EPSAD (Ecole professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille), Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Julien Gosselin, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Rafier créent Si vous pouviez lécher mon cœur. Leur premier spectacle, *Gênes 01* de Fausto Paravidino est présenté en 2010 au Théâtre du Nord.

Après avoir tourné le spectacle entre autres au Théâtre de Vanves et au Théâtre Dijon-Bourgogne, la compagnie décide de travailler rapidement sur son deuxième spectacle. En septembre 2011, ils obtiennent un mois de résidence au 232U d'Aulnoye-Aymeries où ils travaillent en labo sur *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling. Ils créent le spectacle au Théâtre de Vanves un an plus tard, avant de le présenter en 2012 au Théâtre du Nord. L'équipe s'élargit aujourd'hui pour la création des *Particules élémentaires*.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Entretien avec Julien Gosselin

Propos recueillis par Eve Beauvallet pour le Festival d'Automne à Paris et l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Aviez-vous pensé à d'autres textes de Michel Houellebecq avant de choisir d'adapter *Les Particules élémentaires* (1998) ?

Julien Gosselin : Oui. Au début je voulais adapter *Lanzarote*, un court récit publié en 2000 qui préfigure le roman *La Possibilité d'une île* (2005). Mais après la création de *Tristesse animal noir*, de la dramaturge allemande Anja Hilling, je voulais me lancer sur un projet plus ample. Alors j'ai relu tous les textes de Houellebecq. *Les Particules...* s'est imposé parce qu'on y trouve tous les thèmes cruciaux de son univers tandis que des romans comme *Plateforme* ou *La Carte et le Territoire* offrent des angles plus serrés (sur le tourisme sexuel et sur l'art en l'occurrence). J'aimais l'idée d'une somme, d'un roman-fleuve qui couvre une longue époque et offre une galaxie de personnages [le roman narre, depuis un futur proche, les vies de deux demi-frères, Michel et Bruno, du début des années 1960 à la fin des années 1990, ndlr]. Ensuite, le fait qu'il soit écrit à la troisième personne m'a aidé ; la première personne implique la présence continue d'un narrateur (sauf si l'on déconstruit complètement mais ce n'est pas ce que j'ai envie de faire avec les textes). Et surtout, j'aime la façon dont le texte se déploie en entrelaçant des passages de poésie, de narration et de discours.

Que vous permet cette variété de formes narratives, cette «impureté» en terme de mise en scène ?

Julien Gosselin : De créer du rythme. J'aime inventer des façons de renouveler l'écoute du spectateur. Et la variété stylistique du texte permet de jouer de ruptures et de relances. Plus le défi stylistique est mouvant et ardu, plus je parviens à rester proche du texte. La recherche de solutions crée la mise en scène et c'est un moment de création très réjouissant.

Vous accordez en effet une place importante au travail sonore dans la pièce...

Julien Gosselin : C'est Guillaume Bachelé, un des acteurs, qui compose la musique. Mais la création musicale est indissociable de celle du jeu. Ce n'est pas une posture... J'ai dû travailler, allez, trois ou quatre fois maximum seul avec les acteurs, sinon tout le monde est au plateau. Je crois qu'un acteur se sentant porté par le son, par la lumière, par un espace construit pour lui est nécessairement meilleur. Encore une fois, l'enjeu de ce travail collectif est de trouver le rythme. Il n'y a quasiment aucune scène (hormis deux ou trois) qui dépassent une page A4 dans mon adaptation. Nous nous demandons toujours comment morceler l'objet textuel pour relancer l'attention du public, pour qu'il ne perde jamais l'intelligibilité du texte. L'émotion est créée à la fois par la bonne compréhension du texte et par le ressenti d'un rythme pur. Ce travail musical est crucial pour nous.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Comment s'est déroulée l'adaptation?

Julien Gosselin : Nous avons dû délaissé beaucoup de matériaux. Par exemple, pour des questions de rythme et de tenue de la pièce, on a dû supprimer un passage sociologique passionnant sur le Cap d'Agde, un endroit que Houellebecq décrit comme un «modèle sexuel social-démocrate». Pareil pour un morceau de texte magnifique qui narre l'histoire d'amour entre Michel et Annabelle, avec des promenades sur la plage d'une tristesse infinie mais d'une grande beauté. Au bureau, j'ai donc fait un gros travail de montage mais pas de réécriture : 98% du texte est de Houellebecq. Après, au plateau, le passage le plus problématique fut celui du «Lieu du changement» [un camp de vacances "bien être" dans lequel Bruno se rend pour trouver des partenaires sexuelles, ndlr]. Je travaille du texte mais pas nécessairement du dialogue théâtral alors la reconstruction de scènes dialoguées a été difficile. Le luxe qu'on s'est payé, ce fut le temps.

Cela vous surprend-il que les romans de Michel Houellebecq n'aient jamais été adaptés, avant vous, par des metteurs en scène français, alors qu'ils l'ont été par des artistes allemands et néerlandais ?

Julien Gosselin : Pour les Allemands ou les Néerlandais, s'emparer du dernier roman paru pour, s'il est formidable, l'adapter au théâtre est une évidence. C'est un réflexe qu'ont moins les metteurs en scène français. Le traducteur allemand des *Particules élémentaires* me parlait d'ailleurs de la rapidité avec laquelle les artistes se sont saisis du roman à sa sortie. Donc, non ça ne m'a pas surpris. Mais c'est un peu décevant. J'estimais que ça devait être fait et j'avoue que le défi d'adapter un des plus grands auteurs français vivants – si ce n'est le plus grand, à mon sens – fut tout à fait stimulant. Et puis, la richesse qu'offrait ce roman en terme d'adaptation m'a de suite sauté aux yeux.

Cette absence d'adaptation en France ne vient-elle pas aussi d'un problème de reconnaissance? Le statut de chef-d'œuvre des *Particules élémentaires* n'est plus à prouver à l'étranger, tandis qu'en France...

Julien Gosselin : Je ne suis pas sûr que statut de chef d'œuvre soit encore discuté dans les milieux littéraires français. On a quand même admis que Houellebecq était incontournable – la preuve la plus évidente, c'est le nombre d'artistes qui s'inspirent de lui. Du côté de la littérature évidemment (l'auteur Aurélien Bellanger qui a signé *La Théorie de l'information* développe un lien particulièrement fraternel avec Houellebecq) mais aussi de l'art contemporain, du théâtre... Et même du journalisme humoristique parfois ! Un des apports cruciaux de Michel Houellebecq dans la littérature tient au registre comique et à la finesse de son ironie. Il faut rappeler à quel point ses livres, s'ils sont terribles, sont en même temps hilarants ! Ce que les artistes ont pris de meilleur chez lui se joue également à ce niveau.



C'est un auteur qui continue pourtant de diviser les lecteurs ?

Julien Gosselin : Je crois que peu de gens l'ont lu. Que beaucoup connaissent le personnage médiatique mais que peu l'ont vraiment lu. En France, on a tendance à aimer les styles très francs, très signés et sans doute certains ont-ils l'image d'un écrivain avec un style mou, neutre, indistinct, ce qui est faux évidemment. Quant à ce qu'il déploie politiquement... J'ai eu quelques retours de spectateurs qui n'avaient jamais lu *Les Particules élémentaires* avant de voir le spectacle. Ils ont donc découvert la pertinence de ses thèses sur l'idéologie soixante-huitarde [qu'il tient pour responsable de la violence libérale, ndlr] et ont été secoués. On est forcément secoué, même si on n'est pas d'accord. Parce que sa conception de la société moderne est formidablement intéressante ! *Les Particules élémentaires* choque non pas parce qu'on y parle de sexe et de morbidité mais parce qu'y est mené un décryptage de la société libérale, de son origine, de ses tenants et de ses aboutissants, tout à fait déstabilisant.

Les spectateurs de théâtre ont davantage l'habitude d'entendre des artistes de votre âge (vous avez créé la pièce à 26 ans) défendre le rêve soixante-huitarde, en tout cas, adopter un discours nostalgique sur les grandes luttes passées. Vous prenez le contrepied...

Julien Gosselin : Je ne sais pas. J'avoue que j'ai vite été lassé d'entendre des artistes de ma génération louer cet esprit de révolte sans lui donner de contours plus complexes. Cette façon de rêver les révolutions de nos aînés et l'épanouissement sexuel hippy m'exaspère, c'est sûr. Mais je n'ai pas cherché à m'inscrire en contrepied... On ne monte pas une pièce pour ça. Les adjectifs qui reviennent souvent dans la bouche des détracteurs à propos de Houellebecq sont «méchant» et «cynique». Lui-même défend pourtant une posture d'amour et de sincérité... Avant, je pensais que ce genre de procès était une réaction de rejet bête et méchante. Mais mon point de vue a changé et j'ai presque de la compassion pour ceux qui le haïssent. Je crois sincèrement que certaines personnes sont extrêmement violentées par sa façon de décrire la réalité. En particulier dans *La Possibilité d'une île* où il est question du vieillissement, du vieillissement de la femme notamment, de l'amour qu'on porte à un animal aussi. Cette façon de décrire avec simplicité, compassion et douceur des réalités si crues et si dérisoires, est très perturbante. Il a l'art de rendre la réalité terrible... Mais plus il est cru, plus il compatit. Alors certes, il y a une ironie légère chez Houellebecq mais le terme de «cynisme» pour le qualifier me déplait tout à fait car il est en empathie totale avec ses personnages. Il y a un terme à la mode aujourd'hui, qui est le qualificatif «feel good». Le «feel good movie» : vous sortez «avec la banane». Et à cela, on oppose le cynisme. C'est absolument horrible ! On pense que Houellebecq se contente d'un constat catastrophiste, qu'il n'a pas envie de construire un autre monde alors qu'il rêve d'une société de lien, d'amour et non d'une société matérialiste et violente. C'est d'ailleurs ce qu'il combat dans le modèle sexuel occidental. Le prologue des *Particules élémentaires* est d'ailleurs une déclaration d'amour des «néo-humains» (puisqu'il s'agit d'un récit d'anticipation) à leurs ancêtres, les hommes de la fin du XXe siècle.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

«Nous savons ce que nous devons à leurs rêves», disent-ils.

Julien Gosselin : C'est magnifique. «Nous savons que nous ne serions rien sans l'entrelacement de douleur et de joie qui a constitué leur histoire». Ces moments poétiques sont de tels hommages à l'espèce humaine qu'on ne peut pas l'accuser de méchanceté basse. C'est idiot... Dans la pièce, nous avons d'ailleurs inversé deux scènes. Ce poème apparaît en second dans le livre ; nous l'avons fait basculer en ouverture. On sentait que la porte d'entrée à donner aux spectateurs, c'était la beauté et la poésie de Houellebecq.

Le nom donné à votre collectif est très poétique. «Si vous pouviez lécher mon cœur» est une phrase qu'aimait répéter Stuart Seide, le professeur qui vous a formé à l'École professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille. Est-ce un hommage ?

Julien Gosselin : En quelque sorte. C'est en fait une phrase issue de *Shoah* de Claude Lanzmann. Les six acteurs avec lesquels j'ai commencé à travailler sont tous issus de la même école et de la même promotion que moi. On trouvait ça chouette que la personne qui nous a fait nous rencontrer reste un peu avec nous dans le titre. Plus le temps passe, plus je mesure l'apport de Stuart Seide dans notre travail. Il y a quelques temps, j'entendais Stanislas Nordey dire que ce que lui a appris Stuart Seide, c'est la frontalité, l'adresse : à qui parle-ton ? Ce jeu avec les différentes formes d'adresses est assez développé dans *Les Particules...*

Vous vous présentez comme un «collectif». Cette distinction est-elle importante ?

Julien Gosselin : J'emploie aussi le terme compagnie, groupe... Si l'on envisage le collectif comme un lieu où tout le monde décide de tout et vit façon kibboutz, non, on n'est pas vraiment un collectif. Comme dans la plupart des collectifs qui se présentent comme tels, il y a un porteur de projet. Parce qu'il faut arrêter de dire n'importe quoi, s'il n'y en a pas c'est vraiment compliqué. En fait, c'est une façon de réaffirmer l'attachement au groupe que nous formons : les acteurs de mes premières pièces seront présents sur la prochaine création, ils sont la base. La vie autour de l'acte artistique m'a toujours parue aussi intéressante que l'acte lui-même. C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de faire du théâtre. Alors, bon, on aurait pu dire "troupe", mais le côté désuet de ce mot me fait vraiment trop rire.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Revue de presse

Avec ses compagnons, Julien Gosselin, 26 ans, présente une adaptation enthousiasmante du roman de Michel Houellebecq.

PUBLICITÉ

Lundi soir, un violent orage a interrompu la représentation de *Par les villages*, tandis qu'aux Carmes le public de Jan Lauwers a sagement patienté plus d'une heure durant pour que les comédiens et danseurs puissent jouer *Place du marché*. Ils ont commencé sous la pluie et fini, tranquilles mais bien mouillés les spectateurs aussi ! Mais le déluge d'éloges revient à Julien Gosselin. « Cette pièce est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XXe siècle. Généralement seul, il fut cependant, de loin en loin, en relation avec d'autres hommes. Il vécut en des temps malheureux et troublés ». Ainsi s'ouvre le spectacle que ce jeune homme de 26 ans, a adapté des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq.

Gosselin réussit à rendre compte de tout le contenu complexe de l'ouvrage, tout en en faisant une matière profondément théâtrale. Il fait sourdre des scènes imaginées - et vécues souvent - par l'auteur d'*Extension du domaine de la lutte* ou de *Plateforme*, leur force dramatique: c'est tour à tour féroce, cocasse, déchirant. Surtout, c'est excitant pour l'esprit, pétri d'émotions. En un mot, jubilatoire !

Dans un espace très simple, il n'utilise que très peu d'éléments scéniques, mais tous sont parfaitement intégrés. La scène est dégagée. Au fond, un écran et sur les trois côtés, des fauteuils, des tables, le musicien. Ce dernier, Guillaume Bachelé, joue ses compositions à la guitare. Tout comme le vidéaste Pierre Martin, il est intégré au jeu. Il y a dans cette version des *Particules élémentaires* quelque chose d'un haletant feuilleton et les épisodes sont parfaitement découpés, soutenus par un très bon travail de lumières signé Nicolas Joubert, d'images, d'effets (fumées enveloppantes). Pas un temps mort. Rien que l'on ne comprenne, même si l'on n'a pas lu le livre. Tout est clair, adressé au public et joué tout en nuance. Que de jeunes gens se penchent sur cette histoire de la misère de l'homme occidental civilisé est en soi passionnant. Surtout que Julien Gosselin et ses amis ne se contentent pas de recopier Houellebecq, ils en forgent leur interprétation.

La plupart des jeunes comédiens - sept sont issus de l'Ecole du Théâtre du Nord, qu'a fondée Stuart Seide à Lille - jouent plusieurs rôles et passent d'un personnage à l'autre avec une virtuosité qui force l'admiration. Tout ici est « lisible », mais on ne quitte jamais le théâtre dans ce qu'il a de puissant et de ludique. Un Michel Houellebecq parfaitement réinventé est là et les personnages de son univers aussi. Le premier ingrédient demeure la langue, avec cette juxtaposition de poèmes, d'analyses scientifiques, de dialogues tendus, des réflexions, de considérations qui restent très actuelles.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Au cœur du livre, il y a la férocité désabusée d'un regard. Cela donne des scènes déchirantes, telle celle des aveux de Christiane et d'autres hilarantes, telle la leçon de yoga au camping né de toutes les utopies du XXe siècle et bien avant les hippies. Et, évidemment, les questionnements sans réponse sur les vertiges de la sexualité et l'irréconciliable féminin/masculin, hantise assumée de l'écrivain.

Le livre date de 1998. Il est très ancré dans la décennie 1990, mais ce que nous montrent Julien Gosselin et son équipe artistique, c'est à quel point la plupart des interrogations de Michel Houellebecq sont encore actives. En cela, *Les Particules élémentaires* sont vraiment un très grand livre, qui parle en particulier d'une époque et de ses travers, mais parle aussi de la relation de tout homme au monde.

L'épilogue est à cet égard frappant. Frédéric Hubczejak, le scientifique, qui a ouvert le spectacle, prend la parole pour dire le monde advenu «La mutation ne sera pas mentale, mais génétique». Un chœur de clones, qui sont peut-être les dieux d'un nouvel Olympe apparaît. Les dix interprètes, qui ont en partage la jeunesse, la beauté, l'allégresse et l'intelligence, sont bien alignés et nous disent par la voix de la porteuse de poèmes: «Ayant rompu le lien filial qui nous rattachait à l'humanité, nous vivons. À l'estimation des hommes nous vivons heureux». Autrement dit, Julien Gosselin fait des *Particules élémentaires* la grande œuvre tragique mais optimiste de l'«espèce infortunée», nous, les hommes du XXIe siècle.

Télérama – Juillet 2013



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Les particules élémentaires

« Cette pièce est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XXe siècle. Généralement seul, il fut cependant, de loin en loin, en relation avec d'autres hommes. Il vécut en des temps malheureux et troublés. ». En quelques phrases accrochées en prologue, voici condensé le désarroi d'une destinée, exemplairement banale. Celle de Bruno, né d'une époque libertaire, enfant fourgué à la grand-mère aimante, puis adolescent complexé relégué en pension, abandonné aux assauts brûlants des hormones, puis adulte en quête obstinée de jouissance, s'essayant à toutes les modes de « développement personnel ». Soit le tracé d'une vie, frappée par l'impératif de plaisirs, l'individualisme décontracté et la logique de consommation, finalement perdue dans la solitude et le manque d'amour. En parallèle, son demi-frère Michel, scientifique renommé, tout autant noyé dans la misère affective, se retire du monde et poursuit ses recherches sur une reproduction humaine affranchie des nécessités de l'accouplement. Réjouissante perspective de l'espèce...

Libéralisation et désillusions

Dans *Les Particules élémentaires* (1998), Michel Houellebecq pique au vif les comportements de l'homme occidental qui croupit dans la supérette désespérément tiédasse de l'existence. Ecrivain de la souffrance ordinaire, il taille le portrait d'une société rincée du sel de l'idéal, qui érotise même le café moulu et pousse les ressorts du désir et du calcul égoïste jusqu'aux plus douloureux effets. Ainsi de la paupérisation sexuelle qu'engendrent la libéralisation des mœurs et l'emprise des lois du marché sur le sexe ou de l'inévitable concurrence sauvage qui écrase impitoyablement les petits gros moches sous les canons de la beauté étalonée. C'est tout l'attrait de l'adaptation signée Julien Gosselin que de révéler les nuances contrastées du roman, tout à la fois féroce, drôle et poignant, nihiliste aussi. Transposée en théâtre-récit, cette vaste traversée nous promène entre le présent de la narration, situé en 1998, le sillage passé des années 68 et le futur, un siècle plus tard. Elle est portée en scène par une jeune troupe qui lui donne un souffle d'épopée collective et inscrit en perspective l'ombre noire des mutations sociétales. Le dispositif est simple : un plateau couvert d'herbe verte, des micros, de la musique, des vidéos, parfois tournées en direct et la présence continue des comédiens qui tiennent la distance juste et donnent sans raillerie le pathétique de cette débandade du genre humain. Peut-être édulcorent-ils le cynisme mais ils libèrent l'émotion d'entre les mots : ils dévoilent les blessures d'enfance, les errances dans la civilisation, le pilonnage de l'humanisme sous l'oppression de la performance obligatoire et de l'hédonisme à tout prix... Ils disent la tristesse de la chair sans âme et la profonde mélancolie qui gagne. Parce qu'« *en définitive, la vie vous brise le cœur.* »

La Terrasse – Octobre 2014



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Le laboratoire d'idées du Pr Gosselin

Durant près de quatre heures, la troupe de Julien Gosselin entraîne le spectateur dans une course folle. Son adaptation du roman de Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, est grandiose.

Dans la préface de *Thérèse Raquin*, Émile Zola s'adresse à ses détracteurs en ces termes : «À coup sûr, l'analyse scientifique que j'ai tenté d'appliquer dans *Thérèse Raquin* ne les [*les critiques*, N.D.L.R.] dérangerait pas ; ils retrouveraient la méthode moderne, l'outil d'enquête universelle dont le siècle se sert avec tant de fièvre pour trouver l'avenir. Quelles que fussent leurs conclusions, ils admettraient mon point de départ, l'étude du tempérament et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances. L'étude sincère purifie tout, comme le feu».

Michel Houellebecq est le digne héritier d'Émile Zola et *Les Particules élémentaires*, un véritable traité littéraire, philosophique, sociologique, politique et scientifique. Comme à la parution de *Thérèse Raquin* en 1867, certains ont jugé cette œuvre «putride». Oui, Houellebecq choque. D'abord parce qu'il montre la réalité telle qu'elle est, sans concession. L'auteur scrute ses contemporains du haut de sa plateforme et décrit leurs vices. Les personnages des *Particules* sont des rats de laboratoire. Leur existence est exemplaire en ce qu'elle donne des leçons sur les conséquences des actes d'une génération – celle de 1968. Le lecteur du roman les regarde vivre, se débattre, évoluer et mourir.

Une fresque, donc : celle de la vie de deux demi-frères que tout semble de prime abord opposer. D'un côté, Michel (Antoine Ferron), un brillant chercheur en biologie moléculaire, obsédé par la génétique. De l'autre, Bruno (Alexandre Lecroc), un être traumatisé par une enfance difficile. Autour d'eux s'agitent des femmes et des hommes incarnant les travers d'une société en déliquescence. Ils se côtoient, grandissent, s'aiment, découvrent les vertiges de la sexualité libérée, tentent de s'extirper d'une société-carcan qui les bride et les prive de la liberté fondamentale à laquelle ils aspirent. Accéderont-ils au bonheur ? Sauront-ils affronter l'«entrelacement des circonstances» ? Toucheront-ils du doigt l'amour pur, déssexualisé, seul sentiment véritablement salvateur ? Ou bien la «société» idéale serait-elle ailleurs, inscrite dans des temps à venir ?

Un manifeste théâtral

La mise en scène de Julien Gosselin est brillante. Adapter un roman si complexe relevait du défi et ses choix sont justifiés et fins. Ils démontrent à la fois son talent et sa grande intelligence. Ce spectacle de près de quatre heures contient tout ce qu'on peut attendre du théâtre. C'est un véritable manifeste. Manifeste d'abord parce que le discours véhiculé par l'œuvre de Houellebecq tient de l'essai. Y est développée une vision passionnante de ce que nous sommes, nous, hommes de 2014 et des raisons qui nous poussent à rester emprisonnés de nous-mêmes et des autres.



Manifeste, surtout par un regard personnel sur la dramaturgie et la théâtralité. La durée de la pièce permet d'entrer progressivement dans le projet «scientifique» houellebecquien : nous devenons, spectateurs, des chercheurs à l'œil collé au microscope, observant ces «animaux» se débattre et agir. Ils se trouvent non dans une cage, mais sur un plateau recouvert d'une pelouse qui n'est pas sans évoquer un terrain de jeu. Néanmoins, notre observation ne demeure pas froide et insensible. Au contraire ! Nous passons par des états différents, de manière parfois brutale. Tout y est : le rire, l'effroi, le dégoût, l'angoisse, l'étonnement, la compassion, la tendresse, la bienveillance. Rien ne manque à l'appel. Et c'est si rare qu'il est important de le noter !

Bien entendu, le style de Houellebecq fait naître cette myriade de sentiments. Aussi l'ironie, par exemple, omniprésente, ne peut-elle que susciter ce rire à gorge déployée lorsqu'on découvre les activités proposées par un centre de vacances New Age dénommé «Le lieu du changement» : le yoga et sa salutation au soleil, les ateliers d'«écriture douce» tous animés par la très juste et très drôle Caroline Mounier et puis la débauche sexuelle inhérente à l'époque hippie. Autre moment fort permis par une écriture crue : le tableau «postextracte» intitulé «A tribute to Charles Manson» où les crimes satanistes de David Di Meola (Guillaume Bachelé) sont minutieusement décrits. Les mots se font scalpel et les accords «heavy metal» des guitares, les larsens, la lumière rouge, la voix hurlante de Noémie Gantier, tout en contrepoint, participent de l'effet terrifiant.

Une des grandes réussites de Julien Gosselin, par ailleurs, est d'avoir su rendre la poéticité du style de Houellebecq. Car il s'agit bien de cela. Comment traduire par la mise en scène et la scénographie, les spécificités d'une écriture ? Le choix est celui de transposer théâtralement la phrase de l'auteur des *Particules*, si singulière, qui débute souvent par des mots crus pour, après un point-virgule, revenir à une langue plus policée. C'est ainsi qu'est conçu le rythme du spectacle : une succession de moments quasi-pornographiques laissant place rapidement à la beauté des échanges entre les protagonistes. Le «point-virgule» de la mise en scène de Julien Gosselin réside dans le talent des comédiens qui savent passer d'un état à un autre avec une maîtrise impressionnante et dans une cadence folle.



L'adresse au public comme parti pris

Si le genre du roman a recours au narrateur comme «passeur» de l'histoire, le théâtre peut s'en dispenser. Pourtant, ici, cette instance se devait d'être présente. Denis Eyriey remplit ce rôle avec brio. La transformation physique du comédien est bluffante. Sa dégaine, ses cheveux, son manteau sans forme, sa manière de fumer : tout rappelle Michel Houellebecq. Sa fonction est de présenter, de commenter, d'explicitier les phases de l'expérimentation à laquelle nous assistons. Il intervient de temps en temps, en incise. Il nous parle réellement comme le font d'ailleurs les autres comédiens. Il ne s'agit pas d'aparté, mais d'un réel échange avec le public - même si nous demeurons muets. Rares sont les moments de dialogue entre les personnages. Bruno (Alexandre Lecroc) nous raconte les affres d'une vie mouvementée, Michel (Antoine Ferron) nous fait part de ses doutes, de ses interrogations. Leur jeu est d'une grande qualité. Ils savent rendre leur propos didactique, émouvoir quand il le faut et provoquer le trouble ou la nausée chez un spectateur suspendu à leurs lèvres. Le public des *Particules* n'est en rien passif : il agit parce qu'il observe. Il est parce qu'il pense. Il est intégré. Comme transporté au centre du plateau. En témoignent les fumigènes qui sortent de l'espace scénique pour envahir les gradins à deux reprises. D'ailleurs, cette participation qui est la nôtre est annoncée par le comportement qu'ont les comédiens au moment où nous pénétrons dans la salle : ils nous regardent. Nous sommes dans la lumière, eux dans une pénombre qui les dissimule à peine. Ils paraissent nous dire : «Entrez ! Bienvenue ! Vous allez nous regarder pendant quatre heures, à nous d'abord de savoir à qui nous avons affaire». Les rôles de cobayes seraient-ils finalement inversés ?

Il est des spectacles qu'il est nécessaire de voir. Celui-ci en fait partie. En effet, s'il peut asseoir notre opinion sur l'œuvre de Houellebecq, il peut aussi convaincre un spectateur-lecteur réticent. Le portrait de notre société est effrayant, on en convient, mais tellement objectif : comment ne pas s'insurger contre la mondialisation, le libéralisme ? Ce corps commercialisé au même titre que n'importe quel bien de consommation ? Pour autant, à ses détracteurs, nous aimerions affirmer que le travail de Julien Gosselin a le grand mérite de mettre en lumière la dimension «optimiste» du discours de l'auteur. À cet égard, la scène finale du spectacle, empreinte de plénitude et de sérénité, pourrait démontrer que Michel Houellebecq est peut-être loin d'être aussi nihiliste que certains le prétendent.

Les Trois Coups – Novembre 2014



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Pour aller plus loin...

Les Particules élémentaires, M. Houellebecq/ J. Gosselin

Le roman Michel Houellebecq, Varsovie 2008

Le récit, en trois parties, se déroule entre le 1er juillet 1998 et le 27 mars 2009 et raconte l'histoire alternée de deux demi-frères, Bruno et Michel, nés à la fin des années cinquante, que les hasards de la vie (et un coup de pouce des géniteurs) ont mis à un certain moment en relation. Leur mère, Janine, a vécu à fond les idéaux de la société permissive. Née en 1928, elle grandit en Algérie (où son père était venu travailler comme ingénieur) et vint à Paris pour compléter ses études. Elle danse alors le Bebop avec Jean-Paul Sartre (qu'elle trouvait remarquablement laid), a beaucoup d'amants (elle était très belle) et se marie avec un jeune chirurgien viril qui a fait fortune dans le domaine relativement nouveau à l'époque de la chirurgie plastique. Le couple divorce deux ans après la naissance de Bruno, puis abandonne ce dernier et son frère Michel à leurs grands-parents respectifs pour vivre dans une communauté en Californie. Des analepses permettent de constater la négligence qui régnait à la maison et la brutalité de l'école que fréquentent Bruno et Michel. Aucun des deux frères ne s'est vraiment remis de ces débuts dans la vie. Michel Djerzinski, abandonné par ses parents, a vécu avec sa grand-mère dont la mort provoque chez lui un traumatisme violent qui lui interdira par la suite d'éprouver de vrais sentiments. Il n'a jamais ressenti aucun sentiment profond envers ses semblables, hormis peut-être envers sa grand-mère, qui l'a élevé et qui symbolise à ses yeux une espèce en voie de disparition qu'il décrit comme «des êtres humains qui travaill[ent] toute leur vie et qui travaill[ent] dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donn[ent] littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour». Michel a connu un amour d'adolescence, Annabelle, qui se détachera de lui pour le fils d'un des amants californiens de Janine, lequel se voulait une rock-star. Dès lors, il mène une existence grise entre son supermarché Monoprix et le laboratoire parisien du CNRS où il mène des expériences de pointe sur le clonage des animaux. L'unique personne dont il ne soit pas éloigné par des années-lumière est son demi-frère Bruno, dont il fait la connaissance alors qu'ils sont dans le même lycée. Michel donne son congé après quinze années, sans donner d'autre explication à ses supérieurs que le besoin de temps «pour penser». Il a peur de la vie et trouve refuge derrière un écran de certitudes positivistes et dans la relecture de l'autobiographie de Heisenberg. Célibataire et indépendant, Michel (qui a perdu sa virginité à trente ans) se sent incapable d'aimer et a peu de désir sexuel, contrairement à son demi-frère de quarante-deux ans, Bruno, qui est obsédé par le sexe. Durant ces années, Annabelle a pris part à des orgies et a subi deux avortements. Après leurs retrouvailles, Michel fait dans ses bras une expérience quasi-mystique qui lui procure une vision de l'espace «comme une ligne très fine qui séparait deux sphères. Dans la première sphère était l'être et la séparation, dans la seconde sphère étaient le non-être et la disparition individuelle. Calmement, sans hésiter, il se retourna et se dirigea vers la seconde sphère».



Leur tentative pour rebâtir ce qu'ils ont perdu est gênée par la froideur émotionnelle de Michel ; il ressent de la compassion pour elle mais pas d'amour. Dans son enfance, son demi-frère Bruno a été victime de viols à répétition et d'humiliations quotidiennes dans un internat. La souffrance de Bruno à l'école est aggravée par le relâchement délibéré de l'autorité scolaire à la suite des protestations de mai 68, l'accent étant désormais mis sur l'auto-discipline. Adolescent, Bruno a l'habitude de se masturber secrètement alors qu'il est assis près d'une jolie fillette dans le train qui le ramène de l'école. Parachuté dans l'appartement bohème de sa mère durant les vacances d'été, pâle et déjà trop gros pour ses dix-huit ans, il se sent embarrassé et mal à sa place en présence des amants hippies et bronzés de sa mère et face à l'impatiente insistance de celle-ci à discuter de ses inhibitions sexuelles. La haine que nourrit Bruno pour Janine trouve son expression des années plus tard lorsqu'il lui crache des insultes à la figure alors qu'elle est couchée sur son lit de mort.

Bruno devient professeur et enseigne la littérature dans un lycée de Dijon et aspire toujours à devenir écrivain. Aux yeux de Michel, Bruno approche de la crise de la quarantaine (il s'est mis à porter un manteau de cuir et à parler comme un personnage de film à suspense de série B). Au bord du divorce et avec un bébé, dans une quête sexuelle sans espoir, il sort dans les nightclubs lorsqu'il est supposé surveiller son fils ; il est continuellement en quête de rencontres sexuelles très souvent désastreuses. À d'autres moments, il se connecte aux "messageries roses" avec son Minitel (avec pour résultat une facture de téléphone de 14 000 francs qu'il cache à sa femme). Bruno, est totalement immergé dans la vie, son désir le conduit à multiplier les expériences (mariage, lingerie, salon de massage, prostitution, Minitel rose, échangisme, partouze, sex-shops, etc.). Dangereusement attiré par ses élèves adolescentes, il provoque le petit ami noir de l'une d'entre elles au point de s'attirer des représailles et des railleries. En un moment de jalousie rageuse, il se lance dans un tract raciste envoyé à L'Infini, une revue publiée par Philippe Sollers.

Bruno rencontre Christiane lors d'un séjour au Lieu du Changement, camping post-soixantehuitard tendance new-age . Comme Christiane, qui a cinquante-cinq ans, mère divorcée d'un garçon d'une dizaine d'années, il est venu là pour le sexe. Pour elle, les ravages de la génération de 68 sont évidents sur les femmes qui participent aux ateliers. Avec Christiane, Bruno retrouve un certain équilibre sentimental - qu'il détruit aussitôt après. Christiane emmène Bruno dans un voyage de sexe en groupe avec des touristes allemands et d'orgie en boîte de nuit parisienne mal famée. Mais la maladie rattrape Christiane, qui perd l'usage de ses jambes et préfère se suicider plutôt que d'être dépendante.

Alors que la frustration conduit Bruno aux portes de la folie et du suicide et après la mort d'Annabelle, qui se suicide elle aussi après son hystérectomie, Michel s'engage dans une réflexion solitaire qui entraînera une révolution scientifique comparable à l'œuvre d'Einstein : en dissociant radicalement la reproduction du plaisir, il permettra à l'humanité de connaître enfin la paix.



On retrouve Michel dans un Centre de Recherche de Génétique à Galway ; sa vie a reçu un nouvel élan à cause d'une théorie révolutionnaire qu'il a développée : convaincu que la race humaine est condamnée par sa lutte insensée contre l'angoisse de la mort et par la contradiction entre vie moderne d'une part et d'autre part la vie affective inhérente à la reproduction, il travaille à un projet de race génétiquement modifiée, immortelle et stérile - bien que non dénuée de personnalité ni de plaisir sexuel.

Son travail, qui est poursuivi après sa mort en 2009, conduit à rien moins que la création, en 2029, d'une race génétiquement contrôlée et finalement à l'extinction de la race humaine.

L'adaptation de Julien Gosselin

Que de jeunes gens se penchent sur cette histoire de la misère de l'homme occidental civilisé est en soi passionnant. Surtout que Julien Gosselin et ses amis ne se contentent pas de recopier Houellebecq, ils en forgent leur interprétation. La plupart des jeunes comédiens - sept sont issus de l'Ecole du Théâtre du Nord, qu'a fondée Stuart Seide à Lille - jouent plusieurs rôles et passent d'un personnage à l'autre avec une virtuosité qui force l'admiration. Tout ici est « lisible », mais on ne quitte jamais le théâtre dans ce qu'il a de puissant et de ludique. Un Michel Houellebecq parfaitement réinventé est là et les personnages de son univers aussi. Le premier ingrédient demeure la langue, avec cette juxtaposition de poèmes, d'analyses scientifiques, de dialogues tendus, des réflexions, de considérations qui restent très actuelles. Au cœur du livre, il y a la férocité désabusée d'un regard.

Quelques remarques de D. Noguez extraites de son essai *Houellebecq, en fait*, Fayard.

« Un grand livre ambitieux, un objet performatif, qui agit, agira sur l'histoire des idées. Acuité du regard (du romancier) qui fait repérer dans l'espace romanesque des micro-ethnies, des cheptels sociaux, (homos du quai des tuileries, nudistes du camping mystique). Faculté synthétique qui fait analyser les cinquante dernières années de la société française avec pertinence : politique des grands ensembles, le catalogue des trois Suisses, le caractère indépassable de la soirée dansante comme mode de rencontre sexuelle en société non communiste. L'auteur associé à Roland Barthes dans *Mythologies* et Pérec dans *Les choses* pour sa démarche de recherches et analyses des signes. Un livre qui anticipe sur le destin même de notre pauvre espèce. Méfiance à l'égard de la sexualité : « la sexualité, une fonction inutile, dangereuse et régressive ». Fond d'une grande noirceur. Une manière très peu politiquement correcte de décrire les choses. Le nihilisme, la chose la mieux partagée entre les deux frères.

Ce livre aurait pu en rester là, une belle vachardise contre l'humain, une grande tartinée de noir triste mais... Surtout on y trouve une robuste et courageuse théorie de la nécessité d'une religion (au sens étymologique de lien, lutte contre la séparation, la séparation est l'autre nom du mal ; c'est également l'autre nom du mensonge. Un livre d'un ton unique, d'une précision grinçante ou bouffonne, d'une sécheresse brise-pathos pouvant dérapier en humour terrible, gris, noir, vitriolique.



EXTRAITS DU SPECTACLE

<http://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Les-Particules-elementaires/extraits/>
<https://vimeo.com/81480806>

IMAGES DU SPECTACLE

http://www.lephenix.fr/wp-content/uploads/2014/11/corpus_images_particules.pdf

ACTIVITÉS

À partir de ce corpus, faire émerger des horizons d'attente :

- Quels sentiments sont exprimés par les images 2, 3 et 4 ?
- Que peut-on en déduire sur les différents registres présents dans la pièce ?
- À partir des images 1, 10 et 12, identifiez les différents langages scéniques utilisés par Julien Gosselin dans sa mise en scène.
- À partir des images 1, 2 et 12 : quels sont les différents espaces créés par la scénographie ?
- À partir des images 5, 8 et 11 : quels sont les effets créés par les jeux de lumière ?
- À partir des images 1, 2, 6, 7 et 12 : analyser les costumes. Ce travail peut être complété par le visionnage d'extraits vidéo du spectacle.

Activités proposées par Etienne Visinet, Professeur missionné au Phénix, scène nationale de Valenciennes par la Délégation académique aux arts et à la culture.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie